

Prologue

Il fait courir sa langue le long du ventre velouté de la jeune Indienne, remonte lentement dans le couloir de ses seins, lèche les tétons puis les mordille tout en fouillant d'une main fébrile la fente étroite et sèche de l'adolescente. Insensible aux ardeurs du vieillard, son corps à elle reste rigide et froid. L'odeur de renfermé, mêlée de relents d'alcool, de transpiration et de graillon qui imprègne la pièce lui remplit les narines, la dégoûte.

Soudain, le bras gauche de l'homme s'échappe hors du lit, sa main tâtonne à l'aveugle, jusqu'à ce qu'elle effleure le sommet d'un crâne incurvé en terre cuite. Rassuré, il ferme les yeux et esquisse un sourire tandis que ses doigts longs et fins poursuivent le tracé du visage, frôlent l'amande parfaitement dessinée d'un œil mi-clos puis s'attardent sur l'arête du nez, très arquée. De l'autre main, il voudrait faire mouiller cette belle salope pour qu'enfin elle écarte ses cuisses de bronze, il voudrait voir ses petits seins pointer et ses yeux rouler, la faire hurler... Il la frictionne de plus en plus vite, il sait qu'il lui fait mal. Mais qu'elle se refuse à s'offrir l'excite aussi furieusement.

L'obscurité brouille les perspectives, anéantit les distances. Au pied du lit sa main se perd, explore, s'affole de

ne pas agripper l'anneau de métal fixé entre les narines de la sculpture et tressaille au contact glacial d'une émeraude enfilée comme une perle à ce pendant nasal. Les doigts s'insinuent dans les entailles gravées sur le flanc droit comme des peintures rituelles, des traits d'union entre lui et elle, sa terre cuite, «l'homme tatoué» posé debout à même le sol de terre battue. Mille fois il a répété ces gestes. Jamais il ne se lasse de ces caresses.

Ivre d'émotion, il redresse brusquement le buste, saisit son membre dur et assiège d'un coup sec et violent la bouche de l'Indienne. Elle hoquette, étouffe sous les haut-le-cœur, les yeux exorbités par la peur. La respiration hale-tante, les lèvres tordues de désir, l'homme accélère la cadence, la pression de ses mains toujours plus forte sur les tempes de la jeune femme. Le lit de fer branle contre le mur dans un bruit infernal, au rythme des coups de bouteroul douloureux. Il transpire à grosses gouttes. L'Indienne suffoque, voudrait crier mais n'émet qu'un râle rauque et sinistre. Elle se débat, frappe l'homme désespérément, griffe son visage déjà balaféré de trois longues entailles parfaitement symétriques quand, brusquement, il lâche prise. Le corps agité de convulsions, la bouche écumante sous un torrent de mots incohérents, il tombe raide en arrière.

L'Indienne n'ose faire un mouvement, tétanisée d'effroi. Au coin de ses lèvres suinte du sperme. Les jambes bloquées sous la masse de chair inerte, elle attend, suspendue au silence.

Quelques secondes s'écoulent avant qu'elle ne comprenne. Elle repousse le cadavre et se précipite hors de la case, hurlant à déchirer la nuit.

Quand on découvre le corps une demi-heure plus tard, la statuette a disparu.

«La collection se trouve par là.»

Le ton est sec, pas franchement sympathique. Le type qui se tient devant elle dans le salon est de ceux qui vous glacent dès le premier abord. Un de ces personnages qui, en vertu d'une prétendue et illusoire supériorité, s'autorise à vous regarder de haut. Les yeux gris aussi impassibles que ceux d'un reptile, le visage allongé taillé dans l'ivoire. La main droite enfoncée dans une poche de blazer bleu nuit, refusant de voir le jour, même pour saluer.

Georges Mendel est le secrétaire particulier d'Edmond Magni. Enfin, il l'était encore il y a une semaine. Parce qu'au cœur de l'Amazonie, Edmond Magni vient de mourir mystérieusement. Pour la seconde fois dans la vie de Marion.

La première, c'est sa mère qui le lui avait annoncé. Disparu dans un accident d'avion, lui avait-elle dit, tout en lui cachant sa réelle identité – son père avait alors écopé du nom de Jean Richer. Depuis l'âge de trois ans, elle avait fait sans lui. Cette fois-ci, et à trente-six ans, il lui faudrait faire avec.

Tant d'années à croire que son père était mort... Même pas une image à laquelle se raccrocher. Aucune

photo de lui à la maison. Une histoire, une anecdote, un souvenir? À chaque fois qu'elle interrogeait sa mère, celle-ci sombrait dans un mutisme asthénique qui se transformait parfois en délire paranoïaque, soigné à coups de cures de sommeil.

Elle a grandi en renonçant à savoir.

Et voilà que l'exécuteur testamentaire lui apprend coup sur coup que son père n'était pas celui qu'elle croyait, qu'il avait quitté femme et enfant et qu'elle va hériter, entre autres, de l'une des plus belles collections au monde d'art précolombien, estimée à plus de quarante millions d'euros. Un héritage sous conditions, bien entendu, rien n'allant vraiment de soi dans sa vie.

Disparu à l'autre bout de la pièce, Mendel lui fait un signe appuyé de la main. Elle aurait voulu s'attarder dans cet immense salon surmonté d'une galerie de livres anciens. Non pas pour tenter d'arracher à sa mémoire un parfum, une photo, une impression de déjà-vu, quelque chose qui comblerait un manque. Marion en avait eu l'intention à son arrivée. Mais là, sous l'emprise des lieux, elle est bien en peine de chercher la plus ténue des continuités.

Depuis Kubrick et les parties de whist de *Barry Lindon*, elle n'a vu pareille familiarité avec le XVIII^e, les courbes des rocailles des fauteuils Louis XV, les Alcantara et les brocards de coton, les marqueteries de cuivre et d'écaillés rouges, les vitrines et commode Boulle, les poignées de portes en verre de Bohême bleu sur fond de lambris d'or, la lumière du jour réfléchi par les miroirs vénitiens et les pendeloques des lustres en cristal de roche...

Un monde si loin de celui de sa modeste enfance.

«C'est par là», insiste le secrétaire drapé dans sa dignité hautaine. Puis, sans autre civilité, il disparaît derrière

une tenture de soie mordorée. Elle le rejoint à grandes enjambées et s'engouffre dans un escalier étroit et raide avant que la lourde porte blindée ne se referme derrière elle dans un silence incongru au vu de son volume.

Il fait presque froid dans le sous-sol, isolé de tout, de la lumière, du bruit, des couleurs, des odeurs. Plongée dans la pénombre, une immense salle dallée de marbre blanc. Marion se tient sur le seuil, scrute l'horizon aveugle, pétrifiée par la sensation d'être épiée.

Un frisson lui parcourt l'échine comme une décharge électrique. Sous la faible lumière de spots, que Mendel vient d'allumer, se dessinent peu à peu des centaines de sculptures, figées dans des postures insolites. Monstres albinos alignés du sol au plafond sur des étagères métalliques, visages aux orbites atrophiées, crânes déformés par des abcès, hommes malades momifiés dans des langes, orantes inclinées, les yeux sans paupières, morbides et terrorisées. Elles hurlent de toutes leurs douleurs et la fixent de leur insoutenable regard vide.

Marion a la bouche sèche et les jambes molles. Mais elle finit par s'approcher. Une à une, elle examine ces statuettes étranges, «vases portraits» de l'Amérique pré-inca. Toute l'humanité souffreteuse et handicapée se trouve là. Ce bombardement d'objets funéraires a quelque chose de terrifiant que l'amour de l'art ne peut à lui seul justifier. Aucun critère esthétique ne préside à cette assemblée d'éclopés.

La même atmosphère tourmentée règne dans la deuxième pièce, vouée à une débauche de sexes, érigés dans des postures obscènes. À croire que Magni se délectait dans les univers obsessionnels. Après la cruauté et la souffrance, place à l'érotisme sordide. Phallus couverts de pustules, nez en forme de clitoris, pumas faisant

l'amour à des crapauds, femmes sodomisées n'ayant plus que la peau sur les os. Leur bouche entrouverte jetant une plainte muette à la face de Marion.

«Deux mille ans... Et ces corps sont toujours là, visibles, palpables. Étonnant, non?» lance Mendel dans son dos.

Elle ne relève pas. Cette accumulation lui inspire du dégoût. Ce sous-sol asphyxié d'idées fixes, négociées au prix de sépultures éventrées, de cadavres dépouillés et de mémoires volées. Pour satisfaire quoi? Un désir irrationnel et obscur de s'approprier l'âme des morts? Pour s'offrir une seconde vie? Prolonger la sienne? Par peur de qui, de quoi?

Sans doute Mendel prend-il son silence pour une invitation à poursuivre. Il saisit une de ces femmes décharnées et la fait tourner entre ses mains.

«Pauvre pécheresse. Condamnée pour délit sexuel, murmure-t-il sur un ton faussement compatissant. Le corps et l'esprit desséchés! Ce vase était son miroir. Il la protégeait contre elle-même, contre ses démons... Débauche, vice... Tout ce à quoi il fallait échapper dans cet «outre monde» de la deuxième chance.

– C'est vous qui le dites. On sait si peu de chose sur ces civilisations, réplique-t-elle sèchement.

– Et alors? On aime ces objets pour les images qu'ils suscitent. Pas forcément pour leur raison d'être. D'ailleurs, ils n'en ont plus!

– À qui la faute! Si on ne les pillait pas, on en saurait peut-être un peu plus sur les sociétés qui les ont engendrés.»

Elle ne peut ravalier son indignation.

«Une moraliste! persifle Mendel. Je ne peux le croire! Magni n'aurait pas confié sa collection à une ingénue...»

Sans lui laisser le temps de répondre, il tourne aussitôt les talons. «Allons, venez. La visite n'est pas terminée. Je parie qu'elle finira par vous convaincre.»

Raide comme un automate, les dents serrées sur son fiel, Marion le suit dans la dernière pièce qui s'illumine subtilement aussitôt qu'on y pénètre.

«Et voilà! Le Saint des Saints, dit-il les yeux fiévreux. Les plus belles pièces du monde sont ici.»

Le secrétaire virevolte d'une sculpture à l'autre, comme un rapace prenant plaisir à exhiber ses proies, les mains enfin libérées de ses poches, triomphantes devant ces fantoches de terre cuite.

Difficile de rester insensible au décor. Le sol marqueté de lapis-lazuli et piqueté d'or donne l'impression de marcher sur la voûte céleste. Fouillant la pénombre, des rais de lumière s'insinuent entre les silhouettes pour révéler l'ensellure d'un personnage androgyne ou la moirure d'un masque en serpentine. L'ensemble, à peine une trentaine de pièces, est d'une beauté époustouflante. Rien à voir avec la frénésie d'accumulation des pièces précédentes. Magni était devenu apparemment plus sélectif.

«Mais pourquoi? Pourquoi ce changement radical? lance-t-elle troublée.

– Parce qu'un jour les centres d'intérêt changent. On décide de ne plus céder à l'impulsion.

– Il aurait pu vendre, se séparer des céramiques moins importantes.

– C'est toute son histoire qui est là, ses questions, ses réponses, ses états d'âme. Avec ces objets, Magni ne s'est jamais perdu de vue. Ils étaient sa mémoire. Présents pour lui dire en quoi il était différent...

– Différent?

– Ce n’était pas un collectionneur comme les autres. La plupart se lancent dans l’aventure pour le prestige ou pour faire oublier leur origine. Des hommes à qui il manque un arbre généalogique et qui s’offrent un lignage d’emprunt à travers les objets.

– Et lui, qu’est-ce qu’il cherchait ? » demande-t-elle en s’approchant d’un masque fantastique dont les traits hésitent entre ceux d’un chaman et ceux d’un jaguar.

« Il faut le lire de près, de très près. Fouiller la matière, visualiser l’invisible, sentir son odeur », lui souffle Mendel à l’oreille.

Elle s’écarte vivement de lui.

« Regardez-le », poursuit-il en ignorant son geste, un rictus en guise de sourire. « Quelle expression, quelle puissance dans le dessin. Comment imaginer qu’on ait sculpté le jade, un minéral plus dur que l’acier, avec des instruments de l’âge de pierre ? »

– Vous ne m’avez pas répondu. Quel était le but de Magni ?

– Le but ? Ah, oui, le but, répète-t-il d’un air détaché. Je pourrais vous dire qu’il voulait tout savoir, montrer les continuités, les ruptures de style. Que le fait d’accumuler est un désir de substitution, que ces objets ne sont que des jouets pour adulte. Quoi d’autre ? Que c’est pareil au désir charnel. Une force qui brûle. Ça ne s’explique pas. »

Rien qui ne différencie Magni des autres collectionneurs, songe Marion contrariée par la vague impression que Mendel la prend de haut. Elle n’arrive pas à le cerner. Désincarné et sur le qui-vive sous les ors du XVIII^e, il est devenu méconnaissable depuis qu’il est sous terre. Gestuelle emphatique et intensité fébrile ont remplacé la raideur du début. Comme s’il se produisait une fusion

entre ces sculptures et leur géôlier. Comme si Mendel se soustrayait de sa personnalité. À le voir ainsi transfiguré, elle ne peut s'empêcher de penser aux Orang Agung. Ces coupeurs de tête de Sumatra croyaient qu'un crâne capturé doublait la force de celui qui s'en était emparé.

«Et si on remontait», lance-t-elle brusquement en n'ayant plus qu'une envie, le planter là. «Il faut que je vous montre des photos. Elles sont là-haut.

– Des photos?

– Les trois sculptures que je dois retrouver.

– Trois? » s'écrie-t-il un soupçon d'inquiétude dans la voix, comme si le chiffre était plus important que les sculptures elles-mêmes.

«Vous êtes bien au courant des clauses du testament?

– Le notaire m'a parlé de sculptures. Mais pas de trois.

– Trois, huit, dix. Qu'est-ce que ça change? Je suis bloquée de toute façon. Pas de statuettes, pas d'héritage.»